

UX :

Thomas Meunier « Au départ, c'est un "jeu" que j'aimais bien »

ENTRETIEN

PH. V.W.

Jusqu'il y a peu, Thomas Meunier était particulièrement actif sur les réseaux sociaux. « Trop », dit-il aujourd'hui en se rendant compte qu'il y passait bien plus de temps que nécessaire, et ce pour y lire souvent des trucs regrettables. Aujourd'hui, le Diable rouge du Borussia Dortmund s'est auto-recadré et il ne s'en porte pas plus mal, que du contraire.

Il ne suit plus personne, ni sur Twitter ni sur Instagram, où il continue toutefois de communiquer à l'attention de ses abonnés, et a appris à ne plus fixer son smartphone en permanence.

Un revirement radical qui a changé sa vie. A l'heure où la haine est plus que jamais omniprésente sur la Toile, où les sportifs sont particulièrement exposés, son témoignage sur cette forme de communication est particulièrement éclairant.

Thierry Henry vient de se retirer de tous les réseaux sociaux tant que leurs responsables ne mettront pas en place des mesures pour réguler ce que l'on y déverse en matière de racisme, d'intimidation et de torture mentale. Vous le comprenez ?

Tout à fait. Quand on est exposé médiatiquement comme il l'est, on ne se rend pas compte de tout ce qui vous tombe dessus. Du coup, sa décision est un geste fort. Venant d'une personnalité comme lui, cela peut clairement avoir un impact.

Vous-même, vous vous faites régulièrement insulter lorsque vous postez quelque chose. Cela ne vous perturbe pas ?

Assez étonnamment, les menaces, on s'y fait... A la limite, dans certaines « communautés », les insultes sont devenues quelque chose de banal, presque du langage courant. Le plus difficile, en fait, c'est quand votre entourage est confronté à ce qu'on écrit sur vous. C'est arrivé à un tel point que mon épouse m'a demandé de ne plus donner d'interviews pour me protéger, pour ne plus offrir la possibilité à ceux qui ne m'aiment pas de me

répondre.

A la base, vous étiez pourtant un adepte des réseaux sociaux...

Absolument. Au départ, c'est quelque chose que j'appréciais. Cela me permettait de parler d'autres sujets que le sport, comme la politique ou la culture, qui m'intéressent tout autant. C'était un « jeu » que j'aimais bien ; je pouvais échanger, j'avais des retours constructifs.



Je n'ai jamais vu autant de racisme dans le football que depuis qu'on en parle sur les réseaux sociaux

”

Quand les choses ont-elles changé ?

A l'époque où je jouais à Bruges (2011-2016, NDLR), je n'ai jamais eu de problèmes. Mais une fois que je suis arrivé au Paris Saint-Germain (2016-2020), je suis entré dans un autre monde, celui d'une « multinationale » du foot, avec son miroir grossissant. Dans ma communication, j'ai dû me recentrer sur le foot, et sur le foot uniquement, d'autant que les médias français sont beaucoup

plus intrusifs. Ce sont eux qui font en sorte que l'on en arrive à développer la langue de bois.

Les clubs encouragent-ils leurs joueurs à être sur les réseaux ?

Il n'y a aucune obligation... mais c'est conseillé. D'ailleurs, un joueur a un intérêt commercial à y être ; j'en connais qui ne sont pas sur les réseaux sociaux et qui, du coup, n'ont pas d'équipementier personnel, alors que c'est quand même la base quand on est footballeur professionnel.

Et puis, certains clubs prennent, lors des campagnes de transfert, des décisions qui relèvent autant du marketing que de l'intérêt sportif.

Avez-vous des directives bien précises ?

Le respect des règles élémentaires du savoir-vivre, comme cela se passe dans n'importe quelle entreprise. Il ne faut jamais aller à l'encontre des intérêts

du club. Nous sommes, qu'on le veuille ou non, des personnages publics, constamment filmés ou pris en photo. Il faut éviter de créer des tensions inutiles.

A l'époque où vous étiez à Paris, vous vous êtes fait « allumer » pour avoir « liké » la photo d'un tifo de l'Olympique de Marseille, le grand rival du PSG. Des regrets ?

Non, aucun. Je n'ai d'ailleurs jamais supprimé ce « like » ; céder devant la pression, c'est donner raison à vos détracteurs. Moi, j'aime le foot avant tout et c'est dans cette optique-là que j'avais souligné ce post. Le club, qui me connaît, ne m'a rien reproché, au contraire d'une partie des « Ultras » qui m'ont sifflé et m'ont insulté sur les réseaux, notamment en me traitant de « sale Belge ». Et moi qui croyais que nous avions la cote à Paris !

Votre second degré vous aide visiblement à relativiser la violence des mots qui vous sont adressés. Est-ce le cas de tous vos collègues ?

Non, hélas. La violence des mots, comme vous dites, peut être terrible et la haine gratuite que l'on déverse est complètement folle. En parler, c'est faire la pub de ceux qui la diffusent. Je n'ai jamais vu autant de racisme dans le football que depuis qu'on en parle sur les réseaux sociaux. Certains ne le supportent pas. J'ai vu des joueurs faire appel à des psychologues pour tenir le coup parce que leur résistance était à bout.

Vous avez décidé de ne plus suivre personne sur Twitter et Instagram. Pourquoi ?

Parce que je me prenais trop au jeu des réseaux sociaux et parce que ça me prenait tout mon temps. Quand je buvais un café, j'avais forcément mon téléphone dans l'autre main ! Alors, je me suis désabonné de tout et j'ai compensé en installant les applis de quelques sites d'information. Cela me suffit.

Le jour où vous arrêterez votre carrière, vous quitterez définitivement les réseaux sociaux ?

Je le pense, oui. Je me contenterai d'un compte Instagram privé que je ne partagerai qu'avec mes proches. Ça va me changer !



sages à connotation raciste », poursuit Smeets. « On leur conseille, dans ce cas, de bannir leurs expéditeurs de leurs contacts. S'ils veulent aller plus loin, ils peuvent faire appel au conseiller juridique du club. Jusqu'ici, toutefois, ce n'est jamais arrivé. »

« On demande, nous aussi, à nos joueurs d'être prudents et de ne pas réagir », enchaîne Jan Gatz, le « press manager » d'Anderlecht. « Il y a trop d'opinions fortes auxquelles il vaut mieux ne pas répondre. Chaque tweet peut avoir l'impact d'un communiqué de presse. Il faut être pro à tout moment, parce que le club est une institution. »

Pas que le foot

Si le football est, chez nous, le sport le plus visé par les « haters », de par la surface qu'il occupe dans les médias, des sportifs d'autres disciplines ne sont pas

épargnés. Charline Van Snick, la médaillée de bronze olympique 2012 en judo, a ainsi récemment dû faire face à des messages résolument sexistes, ce qui l'a incitée à réagir avec vigueur. Elle aussi, comme Thierry Henry, met en cause la « modération biaisée » des réseaux sociaux où, dit celle qui a participé à une action en France (où elle réside) sur le sujet, « certains comptes les polluent avec de l'incitation à la haine, de l'homophobie et du racisme ».

« Ce sont souvent les gens les plus engagés qui sont les plus attaqués », confirme la Liégeoise. « Il est important de se battre quand on a de la visibilité. »

Concours de dessins



Ma Terre, ma planète

Tous les résultats dans le MAD du 28 avril.

LE JOURNAL SPIROU
JUST ON
DUPUIS
Clairefontaine

En partenariat avec:
museum
SCIENCES NATURELLES BE

LE SOIR
Reprenons notre quotidien